

Ma vie aux États

Introduction

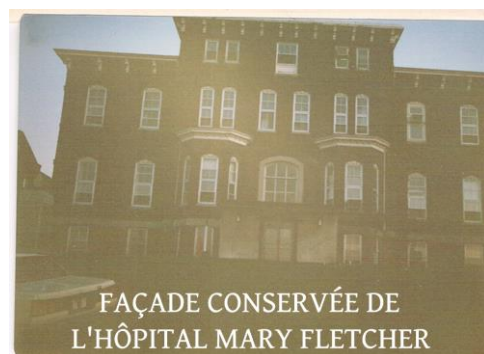
Chère lectrice, cher lecteur.

Je vous présente l'histoire romancée de ma vie aux États-Unis. Après 70 ans, retrouver des souvenirs précis sans contour nébuleux n'est pas une mince tâche. Les témoins importants sont déjà loin en aval du temps qui coule et se répète aujourd'hui: « j'aurais bien dû leur demander ne sert à rien ». C'est pourquoi j'ai fait appel à mon imagination pour compléter des tableaux enfouis dans mon « grenier de souvenance »; mais je pense avoir suffisamment discipliné mon imagination pour que les différentes fresques que je vous présente conservent un caractère historique crédible. C'est ce qui fait le charme d'une biographie **romancée**.

Moi, Jean-Louis, fils d'Alcide Bonin et d'Anne-Marie -Lemire, j'ai vu le jour sur les petites heures du matin le 9 février 1942 à l'hôpital Mary Fletcher, petite institution située sur les hauteurs de Burlington. La petite famille était donc déménagée à Winooski depuis quelques temps, en 1939 selon le livre « L'HISTOIRE QUI A... » d'Alcide. Cela confirme que seul mon frère aîné a vu le jour dans le fond des bois, dans un petit patelin de bûcherons du Vermont aux États-Unis, appelé East Granville.

Lors de mon premier examen médical, l'accoucheur me décèle un souffle au cœur; devant l'inquiétude de mon père, le praticien se fait rassurant en disant que cela n'empêchera pas ce poupon de vivre très longtemps.

Une projection dans le temps permet des précisions sur l'hôpital Mary Fletcher et sur mon souffle au cœur. L'hôpital Mary Fletcher est devenu aujourd'hui un grand centre universitaire de construction moderne; j'ai pu constater cela lors d'un voyage que j'ai fait avec mes parents en 1971; quelle surprise cependant pour Anne-Marie de constater que la façade du vieil hôpital a été conservée dans l'actuelle structure.



FAÇADE CONSERVÉE DE
L'HÔPITAL MARY FLETCHER

Concernant le caractère inoffensif du souffle au cœur, cela s'est bien avéré, car les troubles de syncopes que je connaîtrai dans la soixantaine et qui nécessiteront la pause d'un « pacemaker » relevaient plutôt du syndrome de Stroke Adams, un accident neurologique qui survient à la suite d'un trouble de la conduction cardiaque.

Les premiers tourments

"Laissez des biscuits secs au bas des armoires, au niveau du plancher, on va bien voir s'il va se réchapper avec cela". Cette phrase, à l'allure sentencieuse, lancée laconiquement par le médecin Hill, avait frappé l'imagination d'Anne-Marie à la manière d'un oracle des dieux; c'est que la bonne mère ne croyait plus qu'au miracle pour sauver de l'emprise de la coqueluche ce bambin rachitique. En effet, moi, son deuxième, lui causais tellement de soucis depuis des mois avec mon refus de m'alimenter et mon "braillage" incessant et surtout mes quintes de toux à arracher les poumons. Elle avait épuisé en vain toutes ses ressources de mère et d'infirmière; elle se sentait même ébranlée dans sa foi tellement tous les saints du ciel semblaient ignorer ses ardentes supplications qui marquaient les heures de ses longues nuits blanches passées à faire la navette entre son lit et le berceau de son petit; au milieu des ténèbres, une angoisse tenace exerçait sur son cœur un étau qui devenait de plus en plus implacable à chaque fois que mes hurlements répétitifs lui parvenaient à l'oreille. Imaginons un peu. Combien de nuits la petite maisonnée avait été tenue en alerte ? Combien de fois Alcide m'avait-il branlé dans ses bras dans l'espoir de changer le mal de place ? Combien de fois, Gérard, l'aîné de trois ans, s'était-il réveillé lui aussi et mêlé ses pleurs aux tourments de son puîné ?

J'ai finalement été réchappé, et par le truc du médecin, à part de cela. Je n'engraissais pas beaucoup et je suis resté longtemps le maigrichon de la famille c'est vrai, mais on se consolait à la pensée que tous mes "criages" m'avaient développé de bons poumons. Cependant les circonstances de cette virulente attaque de coqueluche ont sans doute créé en moi l'habitude de chercher l'attention maternelle; je suis toujours resté avec la rassurante émotion d'être suivi par le regard protecteur de ma mère; c'est peut-être là que se trouve l'explication d'une tendance qui me suivra toute ma vie, celle de me trouver bien dans la compagnie des femmes. En tous cas, je ne prenais pas très bien que ma mère me fasse garder par d'autres; une fois, au retour d'une rare sortie, les parents m'avaient trouvé seul, tout époumoné à force de pleurer; la jeune gardienne était tellement rendue à bout de nerfs qu'elle avait quitté le fort; en tout cas, c'est ce qu'elle avait fourni comme explication quand Alcide a fini par la rejoindre; et comme il n'avait trouvé aucune marque de sévices sur mon corps, le fâcheux événement a été classé comme souvenir à conter plus tard quand je serais grand.

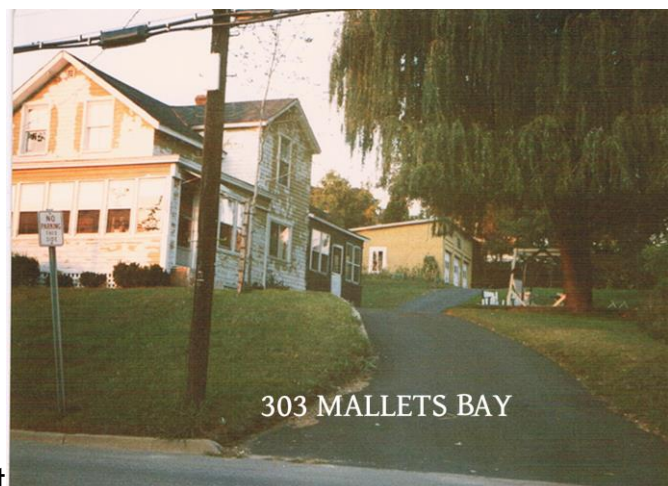
La maison familiale

La famille serait demeurée dans quelques loyers sur la rue Spring à Winooski qui est la banlieue « francophone en partie » de Burlington. C'est dans le deuxième loyer, proche de la famille de George Stackpole, que Georges m'a suivi le 13 juin 1943 dans le petit berceau qu'Alcide, habile bricoleur, avait fabriqué. Denis fait de même à partir du 05 septembre 1944. Comme la famille était appelée à s'agrandir encore, car il n'était pas question que les parents connaissent la moindre relâche dans l'exécution de ce qu'ils appelaient "leur devoir conjugal", ni qu'ils n'entretiennent ne fût qu'une petite velléité d'empêcher la famille, il a fallu penser à s'installer dans du grand. Alors la maison qui deviendra "la maison familiale" fut dénichée au 303 rue Mallets Bay à Winooski; le premier enfant à y naître fut Simone le 27 août 1945.

Mes premiers souvenirs personnels remontent à cette maison ; avant cela c'est le néant. En effet seul Gérard se souvient de certains événements que nous avons vécus, les 4 premiers garçons sur la Spring Street.



Contrat d'achat



Cette grande maison, construite sur un grand terrain en pente, a été pour moi, comme pour mes frères et soeurs qui y ont vécu, un genre de sanctuaire propice au développement harmonieux de nos personnalités. Même après plus de 75 ans, les souvenirs les plus tenaces peuplent encore le champ le plus éclairé de ma conscience et en les forçant un peu, permettent à d'autres moins marquants de refaire surface sur ce que j'ai vécu dans ce domicile.

Étant le deuxième plus âgé, je me rappelle de certains gestes et habitudes propres à notre famille, je me fais plaisir d'en rappeler certains : (1) le dernier-né ou la dernière-née passait plusieurs mois dans un ber dans la chambre des parents ; (2) pour être certaine que la température du lait dans le biberon soit à la température idéale, maman en versait une goutte sur son poignet et les plus âgés le faisaient aussi quand c'était à leur tour de préparer le lait ; (3) la chaise haute

changeait de locataire régulièrement mais les grimaces signalant le refus de manger quelque nourriture au goût un peu amer se ressemblaient toutes et à plus d'une fois des plats se retrouvaient sur le plancher ;(4) pendant huit ans, j'ai vu toujours simultanément ou presque trois modes de déplacement : celui sur le ventre ou les fesses, celui sur les mains et les genoux et celui sur les deux pieds.

Cependant concernant le déplacement, j'ouvre ici une parenthèse; lorsqu'elle a commencé à marcher, notre sœur Claire avait un problème aux pieds, car ils étaient tournés vers l'intérieur, ce qui faisait qu'elle s'accrochait le bout des orteils en marchant. L'infirmière visiteuse, suite à la naissance d'Hélène, a suggéré à nos parents une consultation en orthopédie. Par la suite, Claire a dû porter pendant la nuit, ce que maman appelait des attelles, pour un an. Ces attelles consistaient en deux barres de métal reliées à deux bottines orthopédiques espacées d'environ dix pouces; ces appareils écartaient le bout de ses pieds vers l'extérieur de 180 degrés de façon à corriger le problème. Semaine après semaine, il fut possible de faire des ajustements à ces orthèses. Nos parents se faisaient rassurants pour le résultat final ; alors en grandissant elle a pu enfin nous rejoindre et participer à part entière à nos jeux d'enfants à la grande joie de tout le monde.

Au sujet de l'extérieur du domicile, l'espace ne manquait surtout pas car le terrain faisait bien 100 pieds de devanture par 200 pieds de profondeur. Le driveway cimenté, partant de la rue, rejoignait un premier plateau, y longeait notre coquette maison de deux étages et grimpait ensuite jusqu'aux confins du terrain, sur un deuxième plateau, où il y avait un garage pouvant loger au moins 2 autos. Au milieu du terrain, trônait un immense saule pleureur qui couvrait de son ombre, à la manière d'un parapluie, toute l'aire du premier plateau.

L'ensemble de mes souvenirs tracent de mon père Alcide le portrait d'un homme d'action et de décision; je le revois encore toujours besognant pour transformer le "petit home" américain en un lieu agréable à habiter. Ce fut très tôt la rénovation extérieure de la maison. Les murs de bardeaux qui étaient devenus gris noir sous l'effet des intempéries, ont été rafraîchis au pinceau en un beau blanc éclatant; ce fut tout un contrat qui a duré plusieurs semaines; je revois encore mon père, « juché » au sommet d'une échelle, répétant mille fois le mouvement du grattoir ou du pinceau, parfois sifflant au vent, parfois fredonnant ses turlutes préférées. Après ce fut la restauration des galeries; celle d'en avant était longue et faisait toute la devanture de la maison; c'est alors qu'est disparue la fameuse hélice d'avion située à l'entrée des marches. Elle avait une valeur sentimentale, sans doute pour l'ex-proprétaire, M. Hatin, aviateur de profession selon Alcide, mais pour la famille Bonin, ça jurait dans le décor.

Un ciel tout spécial

J'étais en route pour mes quatre ans à l'été 1945. Le 2 septembre, le ciel

que je regardais d'habitude pour suivre les nuages et partir rêveusement en voyage avec eux est devenu extrêmement tapageur, non pas à cause des coups de tonnerre, mais par le vrombissement des moteurs d'avions; puis les éclairs que je voyais étaient le reflet des rayons solaires sur les ailes de ces géants de l'air. C'était tellement inhabituel de voir tant d'avions en même temps que j'en étais médusé et dès qu'un immense dirigeable s'est pointé et est venu passer au-dessus de notre maison en laissant tomber des bouts de papiers, j'ai senti naître en moi une sensation que Winooski était devenu le centre d'un événement spécial. Cela a pris les explications des parents pour comprendre que ce ballet aérien célébrait la fin d'une grande guerre et que ces avions étaient des messagers de joie. Ce fut pour moi un premier cours d'histoire assez brumeux, mais j'ai au moins appris que nous avions un aéroport à Burlington.

Aujourd'hui je fais un lien avec le matériel émotif que cet événement avait laissé dans mes neurones: quelques années plus tard, quand j'ai bien compris, comme tous les bons petits Américains de l'époque, que les communistes étaient les pires méchants du monde, j'ai eu souvent de la difficulté à m'endormir en me couchant car mon imagination m'amenait dans une situation de « rêve éveillé » où une flotte d'avions communistes envahissait notre ciel et larguait sur notre ville bombes sur bombes. J'ai donc connu moi aussi cette mystérieuse propension qu'ont les enfants à s'inventer des frayeurs.

Le terrain de jeu

Quand les travaux sur la maison ont été terminés, Alcide procéda à l'organisation de l'aire du terrain de jeu; il fit entrer un bon voyage de sable fin qu'il étendit sur une surface de 15 pieds par 15 pieds sous le grand saule; l'idée de choisir cet endroit n'était pas bête car l'arbre géant, véritable monarque protecteur, allait protéger les petits gais lurons du soleil des rayons trop accablants et de la pluie, casseuse de party; puis dans ses temps libres, il construisit une haute balançoire en tuyaux de 4 pouces de diamètre sur le modèle que l'on voit dans les parcs publics. Elle comprenait 4 sièges sur lesquels quatre gamins ou gamines pouvaient s'amuser en même temps. Quelle joie pour la petite famille et quelle fierté aussi, car rien d'aussi joli n'était visible dans le paysage avoisinant; et toute la marmaille du coin commença à venir participer aux ébats de ces nouveaux "frenchs boys"; cela améliora beaucoup les relations entre voisins. Cette fameuse balançoire, en plus de servir de salle de classe aux petits Bonin pour apprendre les rudiments de l'anglais, a connu toute une histoire de boules, laquelle histoire ne manque pas encore aujourd'hui de faire rire les petits Bonin devenus patriarches de famille; en effet, les boules de plomb en question, quand elles étaient à leur bonne place, étaient bien assises sur la rencontre des deux tuyaux au haut des balançoires, leur utilité étant de peser de tout leur poids sur la balançoire pour éviter que les balancements trop frénétiques

finissent par faire perdre de la solidité à la base de la balançoire; mais justement, quand les activités battaient leur plein sur la balançoire, les boules finissaient par tomber par terre, déjouant ainsi les hypothèses scientifiques d'Alcide. Au début, Alcide sortait son échelle et replaçait les boules à leur place, mais il se lassa vite de sorte que les boules de plomb ont souvent servi à d'autres jeux dont le plus spectaculaire était de les lancer dans la pente du driveway; comme cette pente avait une inclinaison d'au moins dix degrés, ça ne prenait pas 10 secondes pour qu'elles traversent la rue et aillent s'échouer sur la base du perron de la vieille Ukrainienne Jarvis qui demeurait en face. Alors aucun joueur n'osait aller les récupérer, tellement la madame paraissait furieuse quand elle sortait sur son perron; alors ce fut toujours papa Alcide qui allait négocier la remise des boules auprès de notre "terrible fée aux dents pointues" mais nous étions privés des boules pendant un certain temps ; Alcide espérait que cette privation, nous disciplinerait.

Le driveway

Le driveway en question a été pour Alcide une cause de préoccupations pour d'autres raisons; je rappelle des scènes typiques; en effet, au début des premiers hivers quand tout le monde était surpris par une grosse tempête de neige, Alcide, aux commandes de sa Buick 1933, arrivait de travailler et s'engageait dans la pente pour monter garer l'auto à l'abri dans le garage. Quel capharnaüm !!! De l'intérieur de la maison, on entendait d'abord le hurlement des pneus qui tournaient dans le "beurre"; c'était le signe tant attendu des enfants pour se "garrocher" aux fenêtres qui devenaient comme des loges de théâtre; et là le nez écrasé dans les vitres, ils pouvaient admirer leur père se battre contre les forces de la nature. Avance, recule, sort dehors, se sert de la pelle un bout de temps, reprend le volant, avance, recule. Ouf !! Voilà la première pente est enfin vaincue, mais restait la deuxième et plus longue; il fallait changer de loges; les plus rapides des p'tits gars accaparaient la fenêtre de la chambre de bain sur le côté arrière de la maison et le spectacle continuait de plus belle et se terminait en toute beauté quand on entendait Alcide se secouer les bottes sur le perron de la porte de côté. Les représentations n'ont eu lieu qu'une ou deux fois car ensuite papa Alcide posait des chaînes aux pneus avant les premières neiges.

Un autre souci d'Alcide concernant cette fameuse pente du driveway, c'était son anxiété qu'elle finisse par causer des accidents à sa progéniture. En effet, Alcide, toujours soucieux du développement des enfants par le jeu, avait acheté des traîneaux à ses garçons; ceux-ci avaient rapidement fait du driveway leur lieu de prédilection pour se lancer sur leur engin rudimentaire. Très vite Alcide et Anne-Marie avaient imposé une interdiction formelle de glisser dans le driveway au cas

où la course folle des traîneaux se terminerait tragiquement contre une des nombreuses autos circulant sur la Mallets Bay Avenue en face de la maison. Les p'tits gars ont défié l'interdiction quelques fois, mais il y eut une fois de trop; après avoir été envoyés dans leur chambre par Anne-Marie, ils attendaient tous dans la crainte le retour de leur père. Et v'lan !.v'lan ! v'lan ! Sur leurs fesses nues s'est abattue à plusieurs reprises la large main d'Alcide. Cette fois-là un fameux proverbe romain a été appliqué: " Les enfants, c'est comme des bateaux, ça se mène par le derrière". Mais c'était une méthode de correction qui était contemporaine, à la manière des coups de règles sur les doigts et de coups de « strap » dans la paume de la main.

L'élevage de poulets

Alcide était fils de cultivateur; il allait de soi qu'il élève quelque animal de ferme, ce fut des poules qui occupèrent le garage. Je me revois encore en train de les nourrir aux grains; je me souviens de mes visites régulières dans le poulailler pour vérifier la ponte; c'est aussi à ce moment que j'ai été initié aux rudiments des mystères de la vie, que j'ai compris le rôle du coq et surtout comment sa crête rouge me permettait de l'identifier parmi les poules; et puis une première fois, j'ai vu sortir les petits poussins jaunes de leur coquille après l'avoir cassée à coups de bec, ce fut une expérience indicible de joie.

Régulièrement de nouveaux poussins naissaient ; régulièrement une poule se faisait passer au couteau. Cela se passait, à mon souvenir, près du perron du côté de la maison. A vrai dire, les images du sang ruisselant, les scènes de poules étêtées gigotant de tous côtés et plongées dans l'eau bouillante me causaient un sentiment plutôt d'effroi, surtout du fait qu'Anne-Marie verbalisait bien haut et fort sa réticence à ce que ces carnages se passent sous les yeux de ses rejetons. Mais la curiosité finissait toujours par prendre le dessus, surtout que très tôt, mon aîné Gérard, qui approchait déjà les six ans, se sentait assez à l'aise pour tenir les poules pendant qu'Alcide leur passait le couteau.

Un malheureux coup de pioche

Cet après-midi-là, par une journée d'été où un terrain de jeu ensoleillé ne peut pas être un endroit plus idyllique pour un petit garçon de 4 ans, moi évidemment, j'ai un souvenir gravé à la pioche dans mon cerveau.

Je ne sais pas pourquoi je ne m'amusais pas avec mes frères. Je revois encore l'espace s'étalant de notre maison à celle de nos voisins de droite, un bon cent pieds, sans clôture. Il y avait chez ces voisins un garçon de mon âge appelé Tony avec qui je jouais de temps en temps, car cet après-midi-là, c'est dans sa cour et dans son carré de sable que tous les deux avions réussi à construire une belle pyramide de deux pieds de hauteur. Dans un commun accord, nous avions décidé de la démolir pour refaire un château peut-être, alors je prends la pioche et vlan, le

trajet s'aligne sur la pyramide mais à la dernière seconde, un obstacle se présente : la tête de mon ami Tony. S'en suivent en ordre ou désordre, allez donc le savoir, un cri à percer les tympans, un écoulement de sang, ma course effrénée vers mon chez-moi, la sortie simultanée de nos deux mères sur leur perron, la course de la sienne pour porter secours à son bambin, son regard colérique vers chez nous, les bras de ma mère qui me serrent dans ses bras et dans mon cœur une frayeur d'une intensité jamais égalée de toute ma vie : « Maman la police va venir me chercher ! ». Même si je sens ma mère comme la police la plus forte au monde, une période d'attente anxieuse s'installe en moi et elle dure et elle dure pendant une bonne semaine. « Le père du garçon va venir certain », alors je l'attends, mais en vain pour mon plus grand bonheur.

Pauvre petit voisin, le soir de l'halloween suivant, avec mes frères, je me présente bien masqué, à la porte de sa maison en quête de friandises. C'est lui qui vient répondre, il entre dans une peur bleue, se met à courir vers la cuisine et chute violemment par terre. J'en suis tout bouleversé et la scène du coup de pioche me lamine le ventre. Deux épisodes rapprochés pour le moins traumatisants; je suis persuadé, peut-être à faux, que mon Tony n'a jamais retrouvé un bon équilibre mental.

Ma première messe de minuit

Cela prend toujours une première fois, j'avais l'âge comme disait mon père, donc j'avais hâte de vivre cela comme une initiation. Tout de suite après souper, mon père, toujours lui avec sa capacité de mettre de la fantaisie partout surtout à l'âge où le Père Noël existe dans la tête d'un enfant, nous parle du trou de la cheminée en y mettant le paquet : « Le Père Noël va descendre par la cheminée et il va mettre vos cadeaux au pied du sapin là, mais si vous n'êtes pas en train de dormir, il va passer tout droit ». Ne fallait pas en dire davantage pour que, sans me demander comment un monsieur au ventre si gros et portant une poche remplie à craquer de cadeaux pouvait passer dans une petite embouchure. Je monte à ma chambre où malgré la nervosité je tombe dans le pays des rêves. Tout se passe merveilleusement bien; à mon réveil vers 11 heures du soir, les cadeaux de tout le monde sont bien là.

Mon père nous amène Gérard et moi en auto à l'église; dès notre entrée, c'est plutôt sombre et peu de gens sont arrivés. La crèche en avant sur le côté droit dégage une bonne luminosité et mon père nous entraîne vers la balustrade devant la crèche et prend tout son plaisir à nous décrire personnages et animaux. Pour moi, c'est la féerie. Puis on se place dans le premier banc en attendant je ne sais pas quoi. Et vlan ! Toutes les lumières du plafond s'allument d'un coup; ça vient me chercher, je ne sais pas pourquoi, peut-être un petit choc post traumatique avant son temps vu ma fragilité émotionnelle liée aux 2 événements vécus avec le petit Tony, mais je me rappelle que je pleure et que je ne suis plus consolable. De guerre lasse, mon père me prend dans ses bras et on se retrouve tous les trois dans l'auto.

Et l'histoire se complique un peu car en arrivant à quelques cinquante pieds

pour prendre la côte de notre entrée, on doit s'arrêter, la route étant fermée par une autopatrouille et une remorqueuse dont les gyrophares se font aller à pleine allure; je remarque une auto plongée hors route dans la dépression du côté gauche de la rue; quand on a pu passer, on est entré chez nous à la surprise de ma mère de nous voir revenir si tôt; je me suis aussitôt planté devant la fenêtre pour suivre la suite de cette histoire d'accident; les traces de l'accident ont été effacées par la première grosse tempête qui a suivi, mais les traces laissées par mon initiation à la grande messe de minuit sont encore là après 75 ans, même si le réveillon que maman avait préparé était délicieux et si mes cadeaux m'avaient fait grand plaisir.

Les visites

Quand on est jeune, tout prend une dimension où la réalité est comme déformée; en effet le Canada où les parents s'étaient mariés me paraissait un endroit interminable à atteindre quand on partait en visite dans la Buick 1933 pour aller passer quelques jours chez la parenté. Des images fugaces de certains bouts de route me flottent encore dans le cerveau tel que le bout de chemin très droit bordé d'une rangée très longue de grands peupliers; sans doute parce que papa prenait toujours le même chemin. Combien de voyages avons-nous faits ? Je ne saurais le dire, mais les premiers ont été certainement moins fatigants car à 5 ou 6 dans la voiture, on pouvait bouger et se dégourdir sur le siège arrière; mais les derniers voyages pourraient être dénommés des voyages cordés car à 10 personnes, il fallait bien en loger 7 à l'arrière et c'est la loi de l'ancienneté qui s'appliquait mais pas en faveur des plus âgés; en effet Gérard, moi, Georges et Denis avions sur nos cuisses de petits êtres grouillants de vitalité qui prenaient du poids au fur et à mesure que les heures passaient. On se payait un moment de répit quand quelqu'un avait une envie et qu'il fallait qu'il se soulage le long de la route, près de l'auto dans le petit pot spécial. Faut dire aussi que les pauses pour un pique-nique étaient des plus appréciées, surtout du fait que maman savait exactement comment nous gâter. Tout cela a certainement favorisé le développement de l'esprit de famille qui nous caractérise. On a fait plusieurs voyages au Canada mais certaines péripéties me reviennent sans que je puisse affirmer au cours de quel voyage. Alors parlons de celles qui m'ont bien impressionné et qui se sont passées chez les grands-parents sur le bord de la rivière St-François à St-Majorique:

- 1- On est devant la maison et on a les yeux fixés sur l'oncle André; il est de l'autre côté du chemin et tient d'une main un jeune poulain trop indocile et son autre main balance une « guide » qui s'abat sur le dos et les flancs de l'animal; je trouve cela terrifiant car j'ai peur pour le gentil « mononcle » car le poulain rue d'un bord et de l'autre; heureusement qu'il finit par se calmer; on m'explique enfin qu'il faut dompter tous les jeunes poulains et pouliches pour qu'ils soient de bons aidants pour les travaux de la ferme et les promenades en boggies. L'oncle André m'est apparu comme un héros.
- 2- Quand on est jeune et que l'un de nos proches est malade ou a un accident, on ne peut sur le coup ne pas en être ébranlé. C'est en 1948,

lors de notre visite annuelle, c'est tout un émoi qui s'est produit quand on a entendu un bruit dans un bâtiment de la ferme; un bruit qui ressemblait à un déboulement dans un escalier. Mon frère Georges aurait manqué probablement la marche du haut d'un escalier qui montait à ce bâtiment. Quelqu'un est allé avertir les adultes et l'attroupement a entouré notre Georges qui avait bien mal au bras; il n'aurait pas eu besoin de plâtre supposément mais je me rappelle qu'au retour aux États, il a eu le bras en écharpe pendant plusieurs jours.

- 3- C'est la période des Fêtes probablement en 1949, car je devais avoir l'âge de comprendre des choses assez compliquées; je ne saurais dire si c'était lors du réveillon après la messe de minuit de Noël ou le soir du Jour de l'An; je me rappelle que des invités spéciaux étaient là, que les danses carrées se suivaient les unes les autres, entre des chansons à répondre. Que fêtait-on de plus que la naissance du Christ ou de l'arrivée d'une nouvelle année ? J'ose avancer une hypothèse : des fiançailles; celles de l'oncle Robert ou celles de tante Jeanne dont les mariages eurent lieu l'été suivant en 1950. Cela a été en tout cas pour moi une merveilleuse expérience de première « soirée canadienne ».
- Voilà pour les « sorteux » vers le Canada.

Dans les environs de Burlington, il y avait une famille qu'on visitait de temps en temps; leur maison était dans une vallée et la route pour y accéder était bordée de montagnes. Encore l'illusion de la dimension : il me semble que je me tordais le cou sur la vitre d'auto pour voir la crête de certaines montagnes. Qui étaient ces gens ? Des gens pas mal proches des parents certainement; je n'ai aucune idée, mais Gérard aurait entretenu une petite amourette avec une de leurs filles; cela devait faire son affaire que nos visites chez ces gens soient assez fréquentes.

Et les Bonin de Winooski étaient parfois « receveux » ? En parlant de la visite en provenance du Canada, nous en recevions de temps en temps, surtout à l'occasion des baptêmes. A part Georges dont le parrain et la marraine ont été M. et Mme Stackpole, les huit enfants nés au Vermont ont des parrains et des marraines, parmi leurs grands-parents ou oncles et tantes. Je ne sais pas si la formule de parrainage et de marrainage par procuration a été utilisée car il me semble que la visite du Canada a été plutôt rare, même à l'occasion des baptêmes.

Je me rappelle du séjour de tante Jeanne et aussi de celui de l'oncle Robert et tout le branle-bas de combat qui se faisait pour libérer une chambre. Je devrais dire que c'était une partie de plaisir, celui qui surgit de l'inhabituel. La solution a été pour nous les enfants de coucher 4 dans le même lit mais dans le sens de la largeur. Si c'était les mêmes larges lits qu'on avait encore à Drummonville en 1950, on n'avait pas l'embêtement d'avoir les pieds dépassant d'un pied le bord du lit. Cela me rappelle nos nuits dans le grenier à St-Majorique lors de nos vacances au Canada où on se cordait à quatre dans le même lit.

Kermesses et cirques

Le 4 juillet cela fêtait en grand aux États. Dans la famille Bonin, le dernier 4 juillet de notre vie à Winooski, celui de 1949, a été fêté avec l'arrivée de notre chère soeurette Hélène.

Certaines kermesses du 4 juillet me sont restées vives en mémoire à cause d'un plaisir vraiment spécial : maman préparait un pique-nique savoureux et la Buick transportait la famille dans un grand parc situé sur la Mallets Bay sur les bords de la rivière Winooski laquelle se jette dans le lac Champlain. Il y avait tout ce qu'il fallait pour occuper de grouillants gamins et gamines mais mon souvenir s'accroche au verre de chocolat au lait offert sous la formule de « bar open ». J'en ai bu pas mal sans me soucier si maman comprenait qu'il était moins âcre que celui de la maison; et évidemment d'année en année, ma motivation pour aller à cette kermesse n'a jamais diminué.

Annuellement au pied de la dépression devant la maison, dans la basse partie de Winooski se tenait une kermesse dont l'attraction principale était le cirque avec sa grande roue. Du haut de notre perchoir, à la tombée de la nuit, quand tout devenait illuminé, quel spectacle ! On souhaitait bien que nos parents soient gentils et surtout qu'un de nous ne soit en punition et que les autres soient comme des otages. Je pense bien que les conditions de bonne conduite ont été favorables plusieurs étés.

Responsabilités

Pendant notre séjour aux États, nous les garçons étant les plus âgés, avons été éduqués à l'entraide et au partage : évidemment les filles étaient trop jeunes pour nous servir, donc nous n'avons pas pris de mauvais plis.

Je ne me souviens pas si je faisais mon lit, si j'essuyais la vaisselle ou si je passais le balai; j'ai dû le faire, mais je sais que j'ai été commissionnaire. A ma souvenance, personne ne passait aux portes pour la livraison du lait et du pain. Le seul vendeur que je voyais une couple de fois par année était un mutilé de la guerre qui devait se déplacer en béquilles : il cherchait à survivre en vendant de la camelote; maman lui a souvent donné un bon plat.

Alors il fallait aller aux commissions. C'est maman qui nous a initiés à aller quérir les victuailles manquantes. Probablement mes frères ont vécu des expériences semblables aux miennes : suivre notre mère en tirant notre brouette à quatre roues sur un itinéraire d'une couple de kilomètres, la regarder acheter et mettre la marchandise dans la voiturette, s'arrêter à un genre de casse-croûte, nous payer un sandwich aux œufs ou au poulet accompagné d'une liqueur aux fraises ou au « cream soda ».

Alors, une fois bien entraînés, nous partions deux, sans elle, pour faire les commissions, tirant à tour de rôle la voiturette et tâtant des doigts le pécule qu'on avait au fond de nos poches. Pour ma part, mon idée était faite : au lieu de me payer une liqueur aux fraises ou au « cream soda », je me payerais la boisson des grands,

un bon coca-cola. Voilà pourquoi le souvenir de la responsabilité de commissionnaire est resté si vivant dans ma mémoire.

L'école et la première communion

En septembre 1948, je suis d'âge à entrer à la maternelle.



Dans les premiers jours, je suis Gérard à la trace car lui, il connaît déjà les lieux et les raccourcis; au lieu de faire le grand crochet (s'en aller à gauche et dépasser le dépanneur « Red » et tourner à gauche sur la rue St-Pierre), il m'entraîne dès les premiers jours dans une série de petits crochets qui nous font sauver la moitié du temps; cela nous amène quelques fois à s'arrêter au champ de framboises qu'Alcide avait acheté en espérant sans doute ajouter à son salaire un surplus monétaire.

En parlant du dépanneur « Red », il se situait à peu près à 500 pieds de la maison et Alcide y arrêtait souvent pour faire son plein d'essence; on y allait souvent pour acheter des bonbons ou répondre à une demande pressante de maman et le fameux Red, à la longue, est devenu un personnage pas mal familier.

Mais revenons à l'école. Je tombe dans les mains des religieuses de l'Assomption pour mes premiers pas dans une nouvelle étape de ma vie. La transition est facile car à la maison le bénédicité est récité avant tous les repas et les parents nous ont bien montré comment faire la prière du soir à genoux au pied du lit et notre langage est resté bien catholique dans le bon sens du terme, en ce sens

que papa ne savait pas et que maman ne se permettait que des « mautadit ». De plus, à chaque période de Noël, Alcide trouvait toujours un conte de Noël rempli d'une religiosité débordante. Pas de changement brusque avec les bonnes sœurs.

À l'école, la maternelle s'écoule bien et en première année, j'apprends un anglais parlé élémentaire, un bon début de français écrit, les premiers nombres avec quelques simples opérations mathématiques et mes tables de calculs; je me souviens que le catéchisme n'était pas en reste, loin de là de sorte que rien n'est laissé au hasard pour me préparer à faire ma première communion.

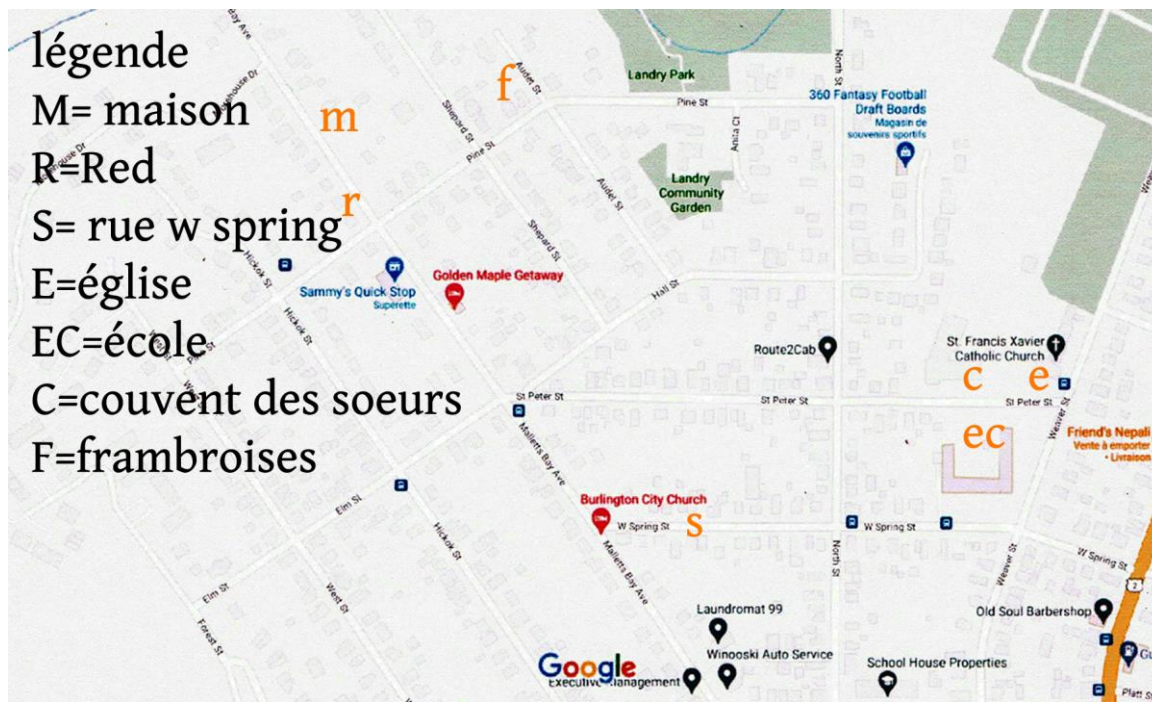
Quelle importance était accordée à cet événement ! Cela s'est passé dans l'église catholique St-François-Xavier située en face de mon école. Vue avec mes yeux d'enfant, la réception de ce deuxième sacrement était pratiquement de la nature d'un rite d'initiation tellement tout le monde, curé, éducatrices et parents y ont mis le paquet pour en faire un événement capable de laisser sa marque dans le coin des souvenirs les plus tenaces.



Comme le raccourci de Gérard longe le couvent des sœurs, très souvent je suis comme interpellé à mon passage par l'une ou l'autre d'elles; elles ont toutes une attention spéciale pour nous; il est probable qu'Alcide leur avait dit que sa propre sœur était religieuse dans leur communauté; en tout cas, elles veillaient au grain comme on dit, elles nous recommandaient de bien écouter nos parents, etc... et trouvaient le moyen de me faire sentir le pincement de la culpabilité pour des vétilles, comme ne pas mâchouiller l'hostie, attendre qu'elle fonde si elle est collée au palais, etc... Elles savaient bien manier le toujours et le jamais en parlant de l'enfer en appuyant cela de faits qu'elles disaient véridiques.

J'illustre cela par un dernier et non le moindre souvenir. Comme nouveau communiant, je me retrouve certains matins, peut-être les premiers vendredis du mois, assister à la messe, toujours avec Gérard. Un jour, à la sortie de l'église, une sœur nous dit : « Des méchants garçons ont retiré l'hostie de leur bouche et rendus à la maison ils ont pris une aiguille, l'ont piquée et du sang en est sorti, ils vont certainement aller en enfer ». Comment ne pas la croire, on était encore dans la période où tout le monde catholique croyait dur comme fer que chaque mot de la Bible était marqué du sceau de la vérité éternelle. J'ai donc développé une attitude très précautionneuse à chaque hostie que le prêtre me mettait sur la langue et ce trac m'a suivi assez longtemps pour faire de moi un « scrupuleux ».

Une chance que ce petit trouble de caractère a été noyé parmi un océan d'attitudes positives qui se sont développées au cours de ma période d'enfance et de préadolescence au milieu d'êtres si aimants que mes parents, frères et sœurs.
Jean-Louis Bonin



Mai 2021 à suivre un jour